

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE BON COMBAT

ANTERIEUREMENT L'ETUDIANT

ABONNEMENT

9ième ANNÉE

\$1.00 par ANNEE

JUILLET AOUT 1893

NO 13

Adveniat regnum tuum.

Le Bon Combat est en vente à 2 centins le numéro, à Montréal au Kiosque du Palais de Justice, chez Sory 1949, rue Notre-Dame; P. Lefevre, 47, carré Chaboillez; Takanaski, 111, rue St-François-Xavier; Dumont, 1826, rue Ste-Catherine — à Québec chez Bêland et Filteau.

LE BON COMBAT ne paraîtra maintenant qu'en septembre prochain.

Petites études sur les œuvres d'un lauréat

DÉDIÉES À LA JEUNESSE DE NOS COLLÈGES

TROISIÈME ÉTUDE.

I

VAIN SUBTERFUGE.

Accusé, et trouvé coupable de nombreux plagiats, M. Fréchette, dans sa septième lettre, tente une réponse :

Monsieur l'abbé,

Savez-vous que vous êtes pour ma conscience un grand sujet de tentation ?

Se battre ainsi les flancs pour induire un pauvre diable comme moi en péché d'orgueil, cela n'est pas bien, monsieur l'abbé.

Pour un oint du Seigneur surtout, c'est même très mal.

Ainsi, dans votre *Bon Combat*, que je reçois à l'instant, il y aurait de quoi me faire crever comme la grenouille de Lafontaine, si mon humilité bien connue ne me tenait à l'abri de semblables accidents.

D'abord, deux sujets s'imposaient à votre attention de journaliste dans la circonstance actuelle : les nocés d'argent de notre vénérable archevêque, et..... ma personne aussi méprisable que laïque.

Or—j'en suis froissé dans mes sentiments de fidèle brebis, mais ce n'est pas ma faute — le *compte-rendu des nocés d'or de Monseigneur* ne couvre pas une page entière de votre revue, tandis que tout le reste m'est consacré, c'est-à-dire *douze belles pages bien complètes !.....*

Hein !..... et il y en a qui prétendent que je m'exagère mon importance !.....

Mais ce n'est pas tout. Ces douze pages peuvent se résumer en ces quelques mots : Je ne suis pas un grand poète comme Victor Hugo, Lamartine et Alfred de Musset.

Rien que ça de rivaux !

J'ai remarqué déjà plus d'une fois la manie périodique qu'ont mes démolisseurs — car j'ai mes démolisseurs, *comme la colonne Vendôme* — de me comparer aux trois plus illustres poètes du siècle.

Ça ne rate jamais.

Comment ne pas se sentir la corde vaniteuse agréablement chatouillée ? Il faut que vous trouviez mes vers rudement beaux, monsieur l'abbé, pour leur aller chercher si haut des points de comparaison.

Avouez-le, la main sur la conscience, là, vous les trouvez beaux !

Bien plus beaux que je n'en trouve moi-même, allez ! Vous essayez de les échiller : si vous me voyiez faire ! Je vous jure que ce n'est pas moi qui me mettrai jamais en ligne de comparaison ni avec Victor Hugo, ni avec Lamartine, ni avec Alfred de Musset, monsieur l'abbé. Je laisse ce soin à mes amis les ennemis, qui s'en acquittent en conscience.

A vous entendre, mon style vous rappellerait en outre celui de plusieurs grands écrivains de France.

Vous êtes trop aimable, monsieur l'abbé ; et je voudrais bien vous rendre politesse pour politesse.

Vous êtes-vous relu, monsieur Fréchette ?

De l'audace ! toujours de l'audace !

C'est bon, cela, pour qui n'est point coupable.

L'exposition publique de vos rapines vous fait sourire d'aise !

Pourtant votre rire est jaune, jaune, monsieur Fréchette, et en dépit de votre morgue, il fait pitié, ce sourire forcé, il fait pitié. Vous faites de plus un gros accroc à la vérité.

Nous n'avons point dit :

« M. Fréchette n'est pas aussi grand poète que Victor Hugo, Lamartine et Alfred de Musset »

Mais nous avons avancé et prouvé que :

“ M. Fréchette a plagié V. Hugo ; que M. Fréchette a copié Lamartine, Coppée et Musset ; que M. Fréchette a pillé son propre frère Achille. ”

Pour prouver cela il fallait comparer vos œuvres avec celles des écrivains français et canadiens. Le but d'une comparaison, c'est d'élever l'œuvre comparée, si elle réalise dans l'originalité, les qualités du maître ; le but de la comparaison est aussi d'abaisser et de dégonfler, si l'œuvre comparée ne fait que reproduire ou déguiser gauchement les idées d'un poète.

La comparaison que nous avons faite, poète des poésies d'autrui, c'est celle dont le résultat est pour vous un certificat.....

Vous vous comparez à la colonne Vendôme ! C'est bien modeste. Pourquoi ne pas vous comparer à l'*Arc de Triomphe* ?
Ce que vous en avez jeté dans le *Lac de Belœil* :

Il faut monter pour venir jusqu'à moi,

aurait dû vous revenir en mémoire.

Vous avouez candidement—Ne nous surprenez donc plus de la sorte — que vous n'êtes pas un poète de premier ordre. Seriez-vous, par hasard, un poète de deuxième, de troisième ordre ?

Non, monsieur Fréchette, vous n'avez aucun rang, et vous n'êtes d'aucun ordre, pour la raison qu'ayant plagié dans tous les ordres et à tous les degrés, on ne vous trouve nulle part. Votre bagage étant celui des autres, on ne peut vous donner d'étiquette.

Vous dites que le BON COMBAT vous consacre douze pages et qu'il n'en consacre que quatre aux noces de Monseigneur. Il s'agit dans ce numéro de la poursuite intentée contre Mgr Fabre par MM. L. E. Morin, J. A. C. Madore, Jos. Fortier, J. Emile Vanier et A. Filiatreault, directeurs de la société de publication du *Canada-Review*, et vous appelez cela des *noces* !

A la huitième ligne de votre lettre vous parlez de noces d'argent ; quelques lignes plus bas (voir le *National*) il s'agit de noces d'or !

A propos de ce qu'on appelle votre couronnement — cela nous rappelle toujours l'élévation de M. Casault au rang de caporal dans l'armée française — vous écrivez :

Mais, monsieur l'abbé, puisque cette petite branche de laurier vous empêche de dormir, n'en parlez donc jamais. Il me semble que je n'en rebats pas les oreilles de mes compatriotes, moi ! Le fait est que si les jaloux et les envieux ne se chargeaient pas de la remettre à chaque instant sur le tapis, la petite branche, il y a longtemps qu'on l'aurait oublié :

Oui, monsieur l'abbé, je l'admets, puisque cela vous fait plaisir : je suis un très mauvais écrivain. Cet aveu doit vous faire comprendre que, si vous avez l'espoir de me voir m'arrêter en route et gaspiller mon temps à défendre mes vers, c'est vous qui perdez le vôtre d'une manière profonde. Que mes vers se défendent eux-mêmes ! S'ils en sont incapables, tant pis pour eux.

Du reste, je n'enseigne pas, moi : je ne suis pas professeur dans un collège classique !

Ceci bien arrêté, passons à autre chose.

Oui, passons à autre chose.

II

M. FRECHETTE ET M. CHAPMAN

Nous lisons dans votre neuvième lettre :

Une toute petite remarque en terminant, monsieur l'abbé : vous croyez m'humilier en disant que j'imité Victor Hugo et Lamartine ; je vous avouerai que j'aime mieux imiter ces grands maîtres qui ont alimenté la littérature du siècle, *que de signer du Chapman.*

Mais, monsieur Fréchette vous en avez signé, vous, et souvent, du Chapman. Nous allons le prouver avant de revenir à votre gratuite assertion.

* * *

En 1883, le 22 août, les amis de M. Beaugrand, libéraux et conservateurs, lui donnaient à Montréal un banquet, à l'occasion de sa nomination d'officier d'académie par le gouvernement français.

M. Chapman lut à ce banquet une pièce de vers où il disait de la France, à propos de la cession du Canada à l'Angleterre :

Nous lui pardonnons tous sa longue indifférence,
Nous oublions qu'après tant de jours de souffrance,
Il nous fallut subir la morgue des vainqueurs,
Quand, par-dessus les flots de l'Océan qui gronde,
Son bras maternel **tend des palmes** aux grands cœurs
Qui combattent pour elle aux bords du Nouveau-Monde.

Le 17 septembre de la même année, autre fête en l'honneur de M. le docteur Picault, ancien vice-consul de France à Montréal, à l'occasion du cinquantenaire de son arrivée au Canada. M. Fréchette y déclama une poésie, dans laquelle, il dit en parlant aussi de la France, à propos de la cession du Canada à l'Angleterre :

Merci ! si de ces jours de deuil et de souffrance
Notre amour avait pu tenir compte à la France,
Vous nous auriez fait pardonner

M Fréchette n'avait il pas la pièce de M. Chapman, sous les yeux en écrivant ce qui précède ? Il reproduit la même idée, dans les mêmes termes, la tête en bas. M. Chapman commence par *nous lui pardonnons* et poursuit par *jour de souffrance* ; M. Fréchette commence par *jour... de souffrance* et termine par le mot *pardonner*. M. Chapman pardonne parce que la France *tend des palmes* ; M. Fréchette pardonne, parce que la France *donne des hommes* comme M. Picault.

* * *

Le 23 octobre suivant, — qu'il se gaspille de l'argent, pour des fins plus ou moins légitimes ! — nouveau banquet en l'honneur d'un homme célèbre, M. Auguste Vermond, député de Seine et-Oise, à l'occasion de son passage au Canada. Messieurs Chapman et Fréchette avaient écrit quelques vers pour la circonstance.

M. Chapman y dit, entre autres choses :

L'humanité gémit sous des jougs centenaires :
La France tout à coup fait gronder ses tonnerres,
Et, volcan qui vomit une lave d'airain,
Elle secoue au vent les tours de la Bastille,
Et l'astre de juillet à l'horizon scintille,
La sainte liberté rouvre son vol serein !

Nous n'avons pas à considérer ici les idées du poète, ce qui nous importe, c'est de savoir si le lauréat jettera de nouveau ses regards sur M. Chapman. Mais, oui ! Ouvrez la " Légende d'un Peuple, " publiée trois ans après, en 1887. Dans le poème *France*, à la page 329, nous lisons :

FRECHETTE

Quand des antiques jougs l'humanité se lasse ;
Quand il est quelque part un peuple à courir,
Qui donc à l'horizon voyez-vous accourir ?
A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Antiques et centenaires se donnent la main, *l'humanité* et *l'horizon* donnent la plus franche accolade à *l'humanité*, à *l'horizon* ! Vous n'en croyez pas vos yeux ! Ce n'est pas tout, poursuivons et nous allons être édifiés.

CHAPMAN

L'enfant de la nature, aux limites du monde,
Rampe sous le fardeau de sa *misère* immonde ;
La France à son grand cœur sent la pitié venir ;
Elle élève la voix..... et ses missionnaires
Vont évangéliser les tribus sanguinaires,
Et font sur les déserts flamboyer l'avenir !

FRECHETTE

Sans espoir et sans Dieu *l'enfant de la forêt*
Traine-t-il sa *misère* à l'autre bout du monde,
Qui donc va lui verser la lumière féconde ?
Nations, saluez ! car la France apparaît.

CHAPMAN

Les vieilles nations — ô merveilleux spectacles !
Veulent faire tomber enfin tous les obstacles
Qui nuisirent longtemps à leur fraternité :
Elle prend son compas, son pic et sa truelle.....
Et les *monts* affolés s'entrouvrent devant elle,
Et l'*océan* la suit comme un lion dompté.

FRECHETTE

De l'immense avenir resplendissante aurore !
Pour vous joindre en faisceaux, peuplés de l'univers,
Faut-il percer les *monts* ou rapprocher les *mers* ?
Paladin du *progrès*, la France arrive encore

.....

CHAPMAN

Mais si des conquérants, assoiffés de vengeance,
Allaient *éteindre* un jour le flambeau de la France,
Les peuples aussitôt marcheraient à tâtons.
Que dis-je ? si jamais son *soleil* se dérobe,
Les feux qu'il a versés à tous les coins du globe
Empourpreront encor le ciel des nations.

FRECHETTE

Oui, péris s'il le faut, — pardonne à ce mot sombre, —
Ainsi qu'un grand navire incendié qui sombre,
Ou plutôt comme l'astre immense qui *s'éteint* :
Le soir, dans les brasiers de l'horizon lointain,
Drapé dans les replis de sa *pourpre* sanglante,
Et qui longtemps après que sa masse aveuglante

S'est engloutis au loin dans les cieus entrouverts,
De ses rayons mourants *dore encor* l'univers.

L'enfant de la nature, de M. Chapman devient chez M. Fréchetle *l'enfant de la forêt* ; cet enfant *rampe sous le fardeau* de la misère, d'après M. Chapman ; ce même enfant *traîne sa misère* avec M. Fréchetle, et il la *traîne à l'autre bout du monde*, tout comme celui de M. Chapman *aux limites du monde*.

M. Chapman parle du progrès des nations ; M. Fréchette le suit sur ce terrain ; seulement il *perce* les *monts* au lieu de les faire *s'entrouvrir* et il remplace la *mer* par l'*océan*. Belle trouvaille ; transfiguration difficile !

Quant au *soleil* couchant de la France de M. Fréchette, c'est exactement le *soleil* couchant de M. Chapman ; le soleil couchant du lauréat *dore encore l'univers* c'est-à-dire le *ciel des nations* de l'auteur des *Feuilles d'Erable*, et ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que la dorure est accompagnée de la même *pourpre*, pour les deux soleils !

Peu satisfait d'avoir volé la *France* de M. Chapman pour construire près de la moitié de son poème, M. Fréchette tient à le terminer par une idée *neuve* ! prise d'une strophe de *Mil huit cent trente-sept*, pièce que M. Chapman a publiée dans l'*Opinion publique* du 23 mars 1882 : elle n'est point dans le recueil des *Feuilles d'Erable*, l'auteur l'ayant, trouvée, sans doute, trop faible.

CHAPMAN

Et si jamais, hélas ! cette France adorée,
Cette France qui verse en notre âme enivrée
Des souvenirs toujours pleins d'un baume enivrant,
Vient à voir s'effondrer son immense royaume,
Vient à s'évanouir comme Athènes et Rome,
On devra la chercher aux bords du Saint-Laurent.

FRÉCHETTE

Et puis si les hiboux disaient : La France est morte !
On entendrait là-bas, de leur voix mâle et forte,
Nos enfants, relevant le drapeau des grands jours,
Crier au monde entier :

— La France vit toujours !

Courage, monsieur Fréchette, car nous n'avons pas fini.

* * *

Vous écrivez dans votre sixième lettre :

« Une fois, j'écris une pièce de vers à mon ami M. Mercier : c'est détestable ! Le lendemain j'en écris une autre à Mgr le chanoine Boucher : c'est un chef-d'œuvre. L'une s'adressait à un misérable laïque, l'autre à un membre du clergé, voilà tout ; et c'en était assez. »

Disons-le immédiatement, monsieur Fréchette : votre conclusion est mensongère.

Voici ce que nous avons écrit, page 313, dans la *Littérature au Canada en 1890*, à la suite d'une courte analyse de votre étude sur *Wilfrid Laurier* :

Puisque nous en sommes à M. Fréchette, nous tenons à noter que nous ne lui pardonnons guère la pièce de vers qu'il a faite à l'occasion du cinquantenaire d'âge de l'hon. H. Mercier. Ce genre n'a pas l'air de lui convenir. Il y a là des choses d'un goût douteux et des vers épicuriens qui ne font pas honneur à l'auteur. Nous aimons à croire que c'est l'improvisation hâtive qui a joué ce mauvais tour à l'auteur de la *Légende d'un peuple*. Nous n'aurions rien dit si ces vers n'avaient pas reçu une aussi grande publicité.

Quant à sa pièce de vers, à l'occasion des noces d'or de M. le curé Boucher, nous tiendrons un langage différent. C'est une des plus jolies choses qui soient sorties d'une tête canadienne-française, et qui ferait grand honneur à n'importe quelle plume. Nous citerions cette pièce en entier si nous avions quelque peu plus d'espace. Nous en conseillons fortement la lecture.

Quoiqu'il en soit, il nous faut ici retirer une grande partie de nos éloges, M. Fréchette n'étant que, plus ou moins, l'auteur de la dite poésie.

M. Chapman voulant un jour personnifier le peuple canadien avait choisi pour sujet l'érable, arbre robuste et fécond. *L'Erable* parut dans le *Monde* du 15 novembre 1889, elle est sans contredit l'une des plus jolies pièces du recueil *Les Feuilles d'érable*.

M. Fréchette, bien au fait du travail de son émule, ayant à faire l'éloge d'un prêtre robuste et vigoureux malgré son grand âge, et fécond en bonnes œuvres, pensa à le personnifier aussi, non dans un érable, ce titre eut été trop compromettant, mais dans un chêne.

Comparons l'*Erable* de M. Chapman avec le *Chêne* de M. Fréchette.

CHAPMAN.

L'érable si haut dans l'espace
Dresse son faite audacieux,
Que le rossignol à voix basse
Y parle avec l'oiseau des cieux.

Il est rugueux comme le chêne
Et plus droit que le peuplier
Une balle l'entame à peine.
Son écorce est un bouclier

Il est plein de sève et de force ;
L'ouragan ne peut le plier ;
Pourtant les fibres de son torse
Sont aussi souples que l'acier.

FRECHETTE

J'ai vu dans la prairie, un chêne aux vastes branches
Qui, sous le bleu du ciel, offrait les bras ouverts,
Aux corbeaux croissants comme aux colombes blanches
L'asile hospitalier de ses grands dômes verts.

La sève des puissants filtrait sous son écorce ;
Pourtant, quand la rafale ébranlait ses arceaux,
Le vieux géant n'avait—suave dans sa force—
Que des murmures doux comme un chant de berceaux.

CHAPMAN

Il peut protéger de son ombre
Le troupeau le plus populeux :
En été, des oiseaux sans nombre
Changent sur son front onduleux.

FRECHETTE

Sous ses rameaux touffus flottaient des ombres douces ;
Et quand midi flambait, largement abrité.
Maint troupeau, sommeillant dans la fraîcheur des mousses,
Sous sa voûte oubliait les ardeurs de l'été.

CHAPMAN

Les oiseaux s'en viennent en foule
Saluer ses beaux rameaux verts,
Et dans l'ombre qu'il leur déroule
Jusqu'au soir lui disent des vers.

FRECHETTE

Tous les petits oiseaux l'aimaient ; sous sa feuillée,
Grives et rossignols, mésanges et pinsons,
Penchés au bord des nids, de l'aube à la veillée,
Lui payaient leur écot en joyeuse chansons.

CHAPMAN

Il est bon autant que robuste ;
Il berce au vent le nid moelleux,
Et dépouille sa tête auguste
Pour couvrir le gazon frileux.

FRECHETTE

Et le grand chêne, droit comme un vieillard auguste,
La tête dans l'azur, les bras au firmament,
Semblait sourire au ciel qui l'avait fait robuste,
Et bénir le Très-Haut de l'avoir fait clément.

Notons tout d'abord que le chêne de M. Fréchette étant dans la prairie (1er quatrain), on s'explique assez difficilement qu'il y ait autant de fraîches mousses à ses pieds (3ième quatrain), celles-ci ne croissant que dans les bois. Notons ensuite que l'on n'est guère surpris d'entendre parler d'asile hospitalier.

Arrivons à ce qui est plus sérieux :

Le chêne de M. Fréchette est *plein de sève* comme l'érable de M. Chapman ; la *force* de l'érable devient dans le chêne la sève des *puissants*, ce chêne, cependant, n'en est pas moins suave dans sa *force*. Il est un *pourtant* des deux côtés : le *pourtant* de M. Chapman suit l'*ouragan* ; le *pourtant* de M. Fréchette précède la *rafale*. L'érable *ne peut être plié* par l'*ouragan*, les arceaux du chêne *ne peuvent être ébranlés* par la *rafale*.

L'*ombre* de l'érable de M. Chapman est sans épithète, l'*ombre* de M. Fréchette est douce. Le *maint troupeau* du lauréat remplace, sous l'*ombre*, le *troupeau le plus populeux* de M. Chapman : cela se passe naturellement en *été*, dans les deux cas.

Les *oiseaux* de M. Fréchette sont des oiseaux chanteurs comme ceux de M. Chapman ; ces derniers *disent des vers*, ceux de M. Fréchette, moins savants, payent leur écot en *joyeuses chansons*, et cela, de l'*aube à la veillée* : c'est un nouveau trait de ressemblance avec les oiseaux de M. Chapman qui récitent leurs vers *jusqu'au soir*.

Le chêne de M. Fréchette est *robuste*, comme l'érable de M. Chapman est *robuste*. La *bonté* de l'érable tourne à la *clémence*, dans le chêne : la différence est dans la nuance !

Nous n'appuyons point sur la comparaison du chêne, *droit* comme un *vieillard auguste* ; *droit*, oui, à condition que le *vieillard auguste* ne soit point *courbé* !

Et voilà.

Et qu'on n'aille point croire que ces accusations de plagiat, au détriment de M. Chapman, soient nouvelles. Ouvrons l'*Étendard* du 23 janvier 1884 à l'article LES DEUX POÈTES DE LA PATRIE.

Lisons :

M. Chapman, de la *Patrie*, a publié, à l'occasion du jour de l'an, deux sonnets dans lesquels il décrit les joies et les souffrances de l'hiver.

Ces sonnets sont bien pâles, et cependant M. Fréchette les a trouvés tellement bons qu'il les a imités, sinon copiés dans une pièce de vers qu'il vient de publier dans le dernier numéro du *Journal du Dimanche*.

Plagier Larousse, passe encore, mais en être réduit à plagier M. Chapman, c'est désolant pour le poète lauréat.

Après avoir publié les deux pièces de vers, l'*Étendard* ajoutait :

Comme vous voyez par les italiques, M. Fréchette a emprunté à M. Chapman ses idées, ses vers, ses mots et jusqu'à ses rimes.

Y a-t-il eu entente entre les deux poètes ? Est-il convenu que M. Chapman empruntera à M. Fréchette ses idées, ses vers, ses mots et ses rimes dans la prochaine poésie qu'il publiera ?

Nous allons citer un peu, pour faire voir combien justes sont les remarques de l'*Etendard* :

CHAPMAN

Le ciel est radieux ; le soleil de janvier
Fait miroiter au loin les coteaux pittoresques
Où de joyeux essaims d'enfants chevaleresques
Glissent sur leurs traîneaux, prompts comme l'épervier.

FRÉCHETTE

Quand le soleil luit, la neige est coquette,
Moi et lumineux son tapis attend
Le groupe rieur qui sur la raquette,
Aux flancs des coteaux, chemine en chantant.

Il est juste qu'un groupe rieur de raquetteurs remplace, sur les coteaux, les joyeux essaims d'enfants : De cette façon l'auteur évite une trop grande uniformité, et la variété s'établit dans l'unité.

CHAPMAN

Sur le cristal glacé des fleuves gigantesques
Les patineurs, montés sur leurs lames d'acier,
Tracent en tournoyant de folles arabesques
Ou luttent de vitesse avec quelque coursier

FRÉCHETTE

Dans les soirs sereins l'astre noctambule
Plaqué vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Aux harnais d'argent du fringant coursier

Un scrupule semble s'être emparé du lauréat. Il succombe à une idée nouvelle, et se contente de deux rimes, *acier* et *coursier*, mais c'est toujours autant de pris. Du reste, il sera facile de revenir aux fleuves gigantesques, aux patineurs et aux folles arabesques, puisque le naturel revient au galop.

FRÉCHETTE

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en ses courses folles,
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.

Les courses folles de M. Fréchette succèdent aux folles arabesques de M. Chapman. Quant aux patins, ils sortent de la même boutique.

CHAPMAN

Au théâtre, le soir, chaque salle est garnie,
Et la foule, l'oreille ouverte à l'harmonie,
Des saints enivrements boit les flots parfumés,

Pendant que, dans le bal, la valse étourdissante
Sur le parquet baigné de flamme éblouissante
Emporte dans ses bras.....

FRÉCHETTE

Un rayon là-bas aux vitres rougeoie ;
L'on entend des sons d'orchestre lointain :
Ce sont ces deux sœurs, la danse et la joie,
Qui vont s'amuser jusques au matin.
.....

Nous ne tenons guère à la valse étourdissante de M. Chapman ; M. Fréchette y tient, lui. Pour que cela paraisse moins, la *valse* se généralise et devient la *danse*.

Si nous avons l'avantage d'être professeur de français—l'enseignement, en latin, de la théologie, ne comporte par cette licence—nous aurions une petite remarque à faire sur la *danse* et la *joie* qui *s'amusent*.

CHAPMAN

L'immensité des cieux est nébuleuse et *blanche* ;
De fauves *tourbillons* les *monts* sont couronnés ;
Le vallon aux abois râle sous l'avalanche ;
Et les vents *boréaux* sont partout déchainés.

FRÉCHETTE

Il fait froid. Regardez sous le ciel lourd et morne,
S'envelopper de *blanc* les horizons sans borne.
Sur le flanc désolé des grands *monts orageux*,
Voyez plier au loin ces pins au front neigeux
Fatiguant sous l'effort glacé des vents *polaires*.

Dès que les vents *polaires* remplacent les vents *boréaux*, peu nous importe le noir ou le *blanc*, les *monts orageux* ou les *tourbillons dont les monts sont couronnés*, tout est dans l'ordre.

CHAPMAN

Les arbres du chemin, que la rafale penche,
Tendent vers les passants *leurs longs bras décharnés* ;
Tout couverts de *glaçons énormes*, acharnés,
Le fleuve délirant avec fracas s'épanche

FRÉCHETTE

Le *fleuve gigantesque* a de sourdes colères,
Il gronde dans la nuit sauvage, et par moments
Tourmente la banquise avec des craquements
Qui remplissent d'horreur les grands déserts farouches.
L'hydre de la tempête ouvre toutes ses bouches.

Et partout où l'hiver roule ses *tourbillons*.

.....
Au fond du bois qui *tend ses longs bras dépourillés*,
Au bord des lacs glacés dent le flot se lamente,
Elle sonne le noir clairon de la tourmente.

Nous vous l'avions annoncé, *le fleuve gigantesque* ! C'est dommage qu'il ne soit pas à la fin d'un vers, il rimerait bien avec *grotesque*.

Appuyons, ici, sur un point beaucoup plus important. Les arbres de M. Chapman nous tendent *des bras décharnés*, ceux de M. Fréchette nous tendent *des bras..... dépourillés* ! La différence est extraordinaire. C'est une lutte gigantesque à l'originalité. Il y a bien la *banquise* qui remplace aussi *les glaçons énormes*. Mais passons, il ne faut pas trop exiger d'un lauréat qui n'est *point professeur dans un collège classique*.

Terminons :

CHAPMAN

La souffrance est venue avec les froids d'hiver,
Le pauvre, sous son toit à tous les vents ouvert,
Se lamente, et sa voix à des accents étranges.

FRÉCHETTE

Et pendant ce temps-là, les pauvres, ces maudits,
Sans feu, souvent sans pain, souffrent dans leurs taudis

Les pauvres, *maudits* ! maudits par qui ? maudits de Dieu ? maudits des hommes ? maudits de M. Fréchette ?

Disons plutôt qu'il s'agissait de trouver une rime à *taudis* ! et il n'y aura plus de mystère. La pensée de M. Chapman est autrement vraie, expressive et profonde.

Nous lisons, sous la signature de M. Charles Ducharme, à la page 137 de notre recueil d'appréciations sur la *Littérature au Canada* en 1890 :

Je ne veux pas dire que M. Chapman n'a pas le talent poétique et que ses *Feuilles d'Erable* soient médiocres, inférieures même à ses *Québécoises* de 1876.

Au contraire, il a du talent, beaucoup de talent, et ses *Feuilles d'Erable*, loin d'être un succès, le placent immédiatement après M. Fréchette dans la galerie des poètes canadiens du jour.

M. Ducharme, dont tous regrettent encore la perte et qui a laissé tant de judicieuses appréciations, n'aurait-il pas modifié son jugement sur M. Chapman, s'il eût connu les plagiats de M. Fréchette ? Nous irons plus loin, et nous dirons que M. Chapman, sachant ce qu'il y a de filouteries, même dans la *Légende d'un peuple*, ne voudrait pas la signer.

III

CUIQUE SUUM

Revenons au paragraphe dans lequel vous faites une allusion transparente à notre adresse :

Une toute petite remarque, monsieur l'abbé : vous croyez m'*humilier* en disant que j'*imite* Victor Hugo et Lamartine ; je vous avouerai que j'aime mieux imiter ces grands maîtres qui ont *alimenté* la littérature du siècle, que de signer du *Chapman*. " Chacun son goût. "

Vous grandes études sur le français ne vous exemptent point de connaître la propriété des termes, aimable censeur. *Imiter* n'est pas synonyme de *plagier*, même en poésie.

Oui, nous croyons vous humilier, parceque nous vous supposons du cœur ; nous espérons, dans tous les cas, vous dégonfler.

Que notre littérature s'alimente, se nourrisse de la littérature des grands maîtres, c'est bien ; que notre littérature défigure ou reproduise servilement les grands maîtres, au détriment de l'originalité, c'est abominable.

Vous n'affirmez pas précisément que nous signons du Chapman—votre prudence est louable— vous l'insinuez cependant. Eh bien, apprenez une fois pour toutes, que l'auteur des *Petites études sur les œuvres d'un lauréat* est bien le rédacteur du *Bon Combat*. Tenez-vous à en savoir plus long ? Nous avons reçu, de droite et de gauche, au sujet de votre auguste personne et de ses œuvres, vingt-cinq ou trente lettres. Ces lettrés renfermaient beaucoup de renseignements et de détails qui ont, dans le vrai sens du mot, alimenté nos *Petites études*.

Que le poète *national* s'alimente de cette façon, nous ne le traiterons point de plagiaire, et, s'il le mérite, nous lui donnerons volontiers le premier rang. Jusque là, nous l'avons dit et nous le répétons, M. Fréchette, *qui parasite enflé de la sève des chênes*, est un être qu'on ne peut classer, ou mieux, il est à lui seul toute une FAMILLE ; nous ne disons pas assez ! il réalise, le plus beau type de l'ASILE puisqu'il donne à tant de poètes une retraite assurée, sous les rameaux touffus de son grand chêne, devenant par là — qui s'en doutait ? — ce qu'il y a de plus vrai, de plus riche, de plus rare et de plus étendu comme INSTITUTION.

F.-A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Joliette, 5 juin 1893.

POST-SCRIPTUM

Les vacances approchent ; il faut songer au repos.

M. Chapman a, dans le *Courrier du Canada*, jeté le gant à M. Fréchette, et le *National* va voir tomber jusqu'à la dernière feuille de son chêne.

C'est avec grand plaisir que nous passons la gaule à l'auteur des *Feuilles d'Erable*. Il a du talent, des idées, de la verve, de la facilité et de la correction, il s'acquittera de cette pénible tâche avec succès, nous en avons la conviction, et le hableur littéraire qui a nom Louis Fréchette—l'homme dont la tête est dans les nues—va recevoir le châtement qu'il mérite.

M. Chapman nous permettra sans doute de résumer ou de reproduire en partie dans le BON COMBAT ce qu'il publiera dans le *Courrier du Canada*.

F.-A. B.

M. Tassé et le Rédacteur du "Bon Combat".

La *Minerve* reproduit nos *petites études sur les œuvres de M. Fréchette* : nous lui en savons gré.

Le journal de M. Tassé a fait précéder cette reproduction d'un article — « plein de diplomatie et de fine malice » dit le *Monde* — mais d'où s'exhale une forte odeur de bile rance.

M. Baillairgé, qui ne manque pas de talent, n'est pas de taille, avouons-le, à se mesurer contre M. Fréchette, et il aurait dû laisser à un autre moins vulnérable le rôle qu'il a pris.¹⁴

L'*aveu* ne coûte pas cher à M. Tassé !

S'il s'agit de la taille au physique, M. Fréchette l'emporte assurément ; s'il s'agit de style, nous n'avons aucune prétention à sa *petite branche de laurier* ; s'il s'agit de raison, de science et de compétence sur la question d'éducation, nous n'avons rien à redouter de Louis-Honoré-Barnum-Fleuve Saint-Laurent-Asile-Institution Fréchette & Cie.

Or il s'agissait primitivement d'une question d'éducation et non d'une question de style.

¹⁴ Comme M. Fréchette se pique d'être une fine plume, il n'a pas tardé à découvrir le défaut de la cuirasse de son adversaire, prétendant que M. Baillairgé est loin d'être un modèle d'atticisme et de littérature, ce que nous admettons volontiers.

Encore un *aveu*, et avec quelle joie naïve !

Ce que M. Fréchette n'a pu découvrir, ce sont les preuves à l'appui de ses accusations, telles que formulées : « Montrez-moi un collège classique où l'on enseigne à parler, à lire et à écrire. »

Ce que M. Fréchette n'a pu découvrir, c'est l'absence de pédagogie dans notre enseignement classique.

Ce que M. Fréchette n'a pu découvrir, c'est *le lien* qui existe entre certains faits et la conclusion qu'il en tire.

J'ai vu des cadres en plâtre bronzé simulant l'or.
J'aurais voulu voir des cahiers en belle cursive expédiée.
Pourquoi n'ai-je pas vu là une espèce de musée scolaire?
J'aurais voulu voir aussi la série des livres scolaires en usage dans les écoles des Frères.
J'ai feuilleté de nombreux cahiers d'exercices et j'en conclus que la correction en a été faite à la hâte.

CONCLUSION DE M. FRÉCHETTE :

Donc il y a beaucoup de lacunes dans le mode d'enseignement des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Saisissez le lien logique, si vous le pouvez.

Voilà ce que M. Fréchette n'a pas découvert, voilà cependant ce qu'il devait découvrir. Notre cuirasse n'était pas en cause.

Peu importe à M. Tassé, pourvu que M. Fréchette lui fournisse l'occasion de satisfaire sa rancune.

Oh ! le grand cœur !

Quel déluge de sarcasme et de plaisanteries n'a-t-il pas répandu, par exemple, sur un journal de M. l'abbé qui a cru intéresser toute l'humanité en parlant de sa maladie des rognons et des bienfaisants effets de Peau de St-Léon sur un estomac et des intestins désordonnés.

Oui, M. Fréchette—l'homme de *fun* par excellence—a fait usage de sarcasme plus ou moins déplacé et de plaisanteries plus ou moins grossières.

L'admiration de M. Tassé pour ce sarcasme et ces plaisanteries n'est partagée que par un petit nombre.

Un grand nom de poète, accolé à une sottise de prosateur, peut quelquefois suffire à dépraver le bon goût en littérature.

Or je le demanderai à tous les esprits tant soit peu rassis : ôtez la signature du lauréat, que demeure-t-il ? Est-ce le satyrisme de Bollaui, le sarcasme de Voltaire, l'art judicieux de La Harpe, la gauleserie de Courier, la fine critique de Sainte Beuve, l'atticisme de Gauthier ou même la simple finesse de Bules ? Non, il ne reste que l'engueulade de halo qui fait rigoler et pouffer tout ce qu'il y a de plus distingué dans la voyoucratie. (*Le Nord.*)

La *Vérité* dit à son tour qu'elle trouve dans ces lettres un mélange de vulgarités, d'incongruités, de vantardises, de violences et de faussetés.

" C'est dans ce jargon de commis voyageur et de garçon de café parisien qu'il somme nos collègues de mieux enseigner la français.

M. Chapais énonce la même idée.

Argus dit à l'occasion des lettres du lauréat :

Il y a deux hommes dans Fréchette : le poète et le polisson.

Le sarcasme et les plaisanteries de M. Fréchette sont de *mise* parce qu'ils tombent sur le dos d'un homme qui, un jour, osa dire son fait à la vieille déesse.

Il a cru intéresser toute l'humanité en parlant.....

Et la *Minerve* traite ainsi ses lecteurs ! Elle les croit assez naïfs pour nous attribuer d'aussi sottes prétentions.

Nos *Coups de crayon*, dont M. Fréchette a fait une critique généralement exagérée et très souvent fausse, nous le démontrerons en temps et lieu, survivront au sarcasme du poète *national*.

La partie des *Coups de crayon* qui parle des eaux minérales de St-Léon et de Caledonia Springs est un petit traité technique de la nature, de l'usage et des effets de ces eaux. Les choses y sont nommées par leurs noms comme dans tous les travaux de ce genre. Les mêmes expressions reviennent de loin en loin selon la nécessité. Le lauréat efface la distance, prend une phrase au centre d'un alinéa et rapproche les mêmes mots, ce qui porte naturellement un lecteur peu intelligent à croire qu'il s'agit sans cesse de reins, etc.

En suivant ce système, nous pourrions, en parcourant les œuvres du lauréat, faire une brochure consacrée toute entière à son auguste front, car il le met à toutes les sauces.

Quant à l'expression *nos rognons*, elle n'existe nulle part dans les *Coups de crayon*.

Il n'y a qu'à lire ces lignes abracadabrantes pour voir que M. l'abbé prête tout plein au ridicule, inconsciemment sans doute, ce qui est dangereux.

La pilule que nous avons administrée, dans le temps, produit encore son effet. Nous avons bien diagnostiqué, et la déesse aujourd'hui nous donne raison. Nous ne voulions cependant point aller aussi loin. Le foie de M. Tassé doit être sérieusement attaqué. Nous lui conseillons les eaux minérales de Saint-Léon. Consultez les *Coups de crayon*, p. 119 : « L'eau de Saint-Léon est excellente pour les maladies du foie, etc. » La consultation est gratuite.

La *Minerve* parle d'après M. Fréchette ; elle s'expose, inconsciemment sans doute, ce qui est dangereux.

M. Baillairgé se prétend à la hauteur des plus grands rôles et des plus grosses thèses !

Nous nous croyons à la hauteur des plus grands rôles ! M. Tassé en sait long sur nos dispositions et sur nos aspirations ! Qui lui a dit cela ?

M. Baillairgé se croit à la hauteur des plus grosses thèses.

De quelles thèses voulez-vous parler ?

S'agit-il de la question des études classiques ? s'agit-il des collèges brutalement attaqués par M. Fréchette ?

Si nous n'avions rien dit, la *Minerve* aurait-elle parlé ? Le *Monde* et la *Presse*, à son défaut, l'auraient-ils fait ? Lorsque les anciens désertent le combat, quel que soit leur motif—dès qu'il est mauvais—les jeunes peuvent se présenter, et s'ils ne sont pas au fait de tous les artifices, de toutes les roueries, ils peuvent encore, s'ils ont

du cœur et de l'honneur, faire trouée dans la mêlée. Retenez cela, Monsieur Tassé.

D'aucuns disent que cette critique est de M. l'abbé Gingras.

Vous n'en croyez rien, puisque, d'après vous, nous aurions dû laisser à un autre le rôle *que nous avons entrepris*.

Hier, nous signions du Chapman ; aujourd'hui c'est du Gingras ; demain ce sera du Jean-Paul Choppart. Y songez-vous ! Travailler à démolir M. Fréchette, c'est un trop grand rôle, une trop grosse thèse pour le rédacteur du BON COMBAT !

Nous devons aux lecteurs un mot d'explication sur la rancune de M. Tassé.

Ouvrez l'*Etudiant* de 1892, page 144.

Au cours d'un article sur la conduite de la presse, dans l'affaire Guyhot, nous avons dit :

“ Une seconde catégorie, dans le débat qui nous occupe, comprend les rancuniers. Ces messieurs ne sont pas méchants, ils ont même une certaine valeur morale. Ils sont capables de voir, mais ce qui leur pèse au cœur leur fatigue la tête, dès qu'ils ont une occasion qui, peut-être, ne se présentera plus. Il faut donc profiter de cette occasion, imiter l'exemple du compère voisin, et rendre au clergé ce que l'on prétend en avoir reçu.

On trouve, chez ces hommes, de bonnes paroles à l'adresse du prêtre : il faut bien dorer la pilule !

La voici la pilule : elle sort des mains de M. Tassé, de la *Minerve*.

“ Le clergé en 1886, a tourné le dos aux conservateurs et il a fait bon accueil à M. Mercier, donc il doit être réformé.”

Voyons maintenant la pilule de l'*Electeur*. M. Barthe a-t-il aussi bonne main que son antagoniste montréalais ?

“ Le clergé, en 1892, a tourné le dos à M. Mercier et il a fait accueil aux conservateurs, donc il doit être réformé.”

A ce que l'on voit, les deux pilules ont été faites dans la même pharmacie, mais avec des éléments qui s'annulent les uns les autres.

Si votre homme est réellement malade, Messieurs, il ne guérira pas !

On nous dira peut-être : vous trichez la consigne, on ne trouve pas de semblables expressions dans les susdites feuilles.

— Y trouve-t-on l'idée ? cela suffit.

Lorsque des demandes de réforme s'appuient sur des arguments de ce genre, on peut respirer encore à l'aise.

La *Minerve* a trouvé cela injuste.

Nous voudrions avoir de l'espace pour citer l'article *Mangeurs de prêtres*, *Minerve* hebdomadaire du 15 septembre. Ça commence bien, mais ça finit par le coup de pied de l'âne. M. Tassé y parle très librement, “ des errements du clergé sur la question Riel, etc., etc. ” “ Trop de prêtres, dit-il, ont eu le tort de désertir le parti qui fut toujours leur meilleure défense, pour se laisser engueuler par les Mercier, Langelier et Cie, ” etc.

Et notre appréciation est injuste ?

C'est la rancune de M. Tassé qui n'est point juste.

Dans tous les cas, nous serons toujours prêt, sur preuve du contraire, à rendre justice à M. Tassé.

F.-A. BAILLAIRGÉ, Ptre

LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LES BREVETS DE CAPACITÉ.

Beaucoup de bruit, en certains quartiers, parce que la majorité du conseil de l'Instruction publique a rejeté cette proposition de l'Hon. M. L. R. Masson, secondée par l'Hon. M. F. Langelier :

"Aucune personne ne devrait enseigner dans une école académique, modèle ou élémentaire subventionnée par le gouvernement, sans être pourvue d'un brevet de capacité correspondant au degré du cours dans lequel elle est appelée à enseigner.

Cette nouvelle législation s'opposait à l'ancienne qui est ainsi conçue :

"Tout prêtre, ministre du culte ou ecclésiastique, ou personne faisant partie d'un corps religieux institué pour les fins de l'enseignement, et toute personne du sexe féminin, étant membre d'une communauté religieuse, sont, dans tous les cas, exempts de subir un examen devant un bureau d'examineurs." S. R. P. Q. Art. 1960,

La majorité du conseil, composée de nos Seigneurs les évêques et de MM. Chapais et Crépeau tient pour l'ancienne législation.

Il est hors de doute que les instituteurs et les institutrices doivent avoir la compétence voulue pour la formation de la jeunesse, qu'ils doivent, pour cela, *faire preuve* de savoir, ce que l'on constate utilement par l'*examen*.

Ici tout le monde est d'accord.

La conviction pour un grand nombre de laïques, c'est que beaucoup de religieux et de religieuses enseignent, sans avoir fait preuve de capacité.

Cela étant, il n'y a pas à s'étonner des revendications de plusieurs. Aussi, ne sommes-nous point prêt à blâmer tous ceux qui se plaignent ou qui demandent des choses qu'ils croient ne pas exister.

De fait, *les examens que l'on demande* EXISTENT et c'est parce qu'ils existent, de fait, ou éminemment dans *une série d'épreuves échelonnées pendant quelques années*, que la majorité du Conseil s'en tient à l'ancienne législation.

Nos communautés enseignantes ont leur école normale, leur organisation des études, leurs diplômes et leur programme plus sévère, assez souvent, que celui des examinateurs officiels.

Les religieux plus anciens chargés d'examiner leurs frères, ont-ils moins de conscience que les dits examinateurs ? Ne peut-on pas dire la même chose des *anciennes* qui président aux études dans les communautés de femmes ?

Le fait qu'il y a des écoles normales, des examens, des diplômes

dans nos communautés enseignantes, est toute une surprise pour un grand nombre, nous l'avouons, mais ce n'en est pas moins un fait.

Nous l'avons dit et nous le répétons. Les colléges et les communautés enseignantes, ne disent pas assez ce qu'ils font ; ce silence est la cause de bien des misères et de bien des préjugés. Dans le siècle où nous vivons, l'humilité ne consiste pas toujours à cacher ses œuvres. Les particuliers sont devenus plus exigeants, il est opportun de les tenir au fait des améliorations que nous faisons. Nous sommes dans un siècle d'expositions. Soyons de notre siècle, sous ce rapport, nous n'avons rien à craindre du grand jour.

La CROIX de MONTRÉAL

Des jeunes gens de talent, qui ont de la foi et du cœur, et qui ont confiance dans la bonne presse, se rangent ostensiblement aujourd'hui, sous l'étendard de la *Croix*.

Ils ont résolu de faire passer les principes avant l'argent, de faire foin du respect humain, d'opposer la guerre à la guerre, le zèle à l'indifférence.

Ils veulent de plus faire tomber certains masques.

Nous applaudissons, de tout cœur, à cette entreprise.

Ce qu'il faut aujourd'hui, ce n'est pas seulement la *foi*, ce n'est pas seulement la *fermeté* de la foi, c'est encore et surtout la *vivacité* de la foi, c'est-à-dire une foi qui brille, une foi qui se meut, qui s'échauffe, qui éclate en œuvres de zèle, et de salut : *lucerna ardens et lucens*, selon la parole du saint Jean.

La défaillance manifeste d'un trop grand nombre de journalistes, de la métropole commerciale du Canada, rend très *opportune* et très *utile* la fondation d'un journal foncièrement catholique.

Nous prions nos abonnés et tous ceux qui s'intéressent à la cause du bien, d'encourager la *Croix*.

Nous souhaitons à nos amis tout le succès qu'ils méritent.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre.

Lever du soleil.

(Pour le BON BOMBAT)

Après avoir brillé sur les côtes lointaines,
Avec quel goût exquis, quelle sureté de tact,
En faisant rejaillir mille lueurs soudaines,
L'astre prochain du jour dore l'Adirondack,

Et pour ornementer de brillantes parures
La montagne améthyste et son large sommet,
Il se plaît à poser de belles dentelures
Qui semblent se percher comme un riche plûmet.

Par-dessus l'horizon s'étalent des nuances
D'opale, de rubis, de topaze et d'or pur,
Qui font aux yeux l'effet de richesses immenses
Qui vont se détacher de la voûte d'azur.

A mes regards ravis nul nuage ne voile
Dans le bleu délicat de notre firmament
La lune qui pâlit avec sa douce étoile
Tandis que le soleil s'élève lentement.

AUGUSTIN LELIS.

PREMIER ESSAI D'UN JEUNE POÈTE.

Monsieur Louis Honoré Fréchette fait école, le malheureux !
Voyez plutôt :

ORIGINAL :

L'as tu vu
la casquette (bis),
L'as tu vu
la casquette
Du père Dodu ?

COPIE :

L'as tu vu
de Fréchette (bis),
L'as tu vu
de Fréchette
Le *Point-Pu* ?

Montréal, mai 1893.

LE FUN.

A. M. Voyer, du MONDE

Vous disiez, l'autre jour, que M. Fréchette, au plus chaud de ses luttes contre les collèges classiques, avait été invité à donner une conférence à l'Université d'Ottawa.

L'Université d'Ottawa n'a pas fait l'invitation dont vous nous parlez. Si M. Fréchette a été invité à donner une conférence à l'Université, c'est à l'insu des Révérends Pères Oblats qui n'ont appris la chose qu'au dernier moment. Ils avaient mis leur salle académique à la disposition du comité de l'orgue de l'Église du Sacré-Cœur, sans trop s'inquiéter du conférencier. Qui aurait pu croire que l'on songerait à M. Fréchette. Du reste, la maladie de ce dernier en le retenant au lit a rendu un bon service à l'Université d'Ottawa.

LA PRESSE

“ Au milieu de vous est *la presse*, nouvel arbre, sous plus d'un rapport, de la science du bien et du mal, qui apprend par les bons livres à faire le bien, et par les mauvais à faire le mal. Il porte des fruits qui donnent à l'âme la santé et la vie ; il en porte qui engendrent la corruption et la mort.”

Un vin, émaillé de fleurs, se présente embaumé ;
Un soleil lumineux autour de lui rayonne ;
Il semble lui former une riche couronne :
Nous offrons à Jésus ce doux mois bien-aimé.

— *Bulletin des œuvres de la jeunesse.*

NOUVEAU JUDAS

Ernest Renan, de sinistre mémoire, a reçu de Rothschild un million de francs, soit \$200,000.00, pour sa *Vie de Jésus* !

Alexandre Dumas, nous le garantit, preuves en mains.

Le zèle du renégat s'explique-t-il assez ?

Quant au juif, qu'il s'appelle Rothschild ou Lévi, qu'il soit en France où au Canada, il est, par nature, un traître, dès qu'il le peut.

Déffions-nous.

Le T. R. P. Soullier.

C'est le troisième supérieur général de la communauté des RR. PP. Oblats.

Il jouit d'une haute estime dans le clergé de France. Il a déjà été sur les rangs pour l'évêché de Nantes.

Il a visité deux fois le Canada en qualité de délégué extraordinaire.

Parlant un jour, à Montréal, aux fidèles de l'église St-Pierre venus pour apporter leurs présents du nouvel an à leurs *bons pères*, il ravit tous les assistants par une improvisation des plus heureuses. Mgr Taché, présent, fut appelé à prendre la parole. “ Vous appelez les Oblats, *vos pères*, leur dit-il ; or je suis leur frère, vous devez donc m'appeler *votre oncle*, et il fit du R. P. Soullier un très bel éloge.

Le R. P. Doré.

Ce religieux est un eudiste, supérieur général de sa communauté. Il visite actuellement le Canada. C'est un homme dont l'intrépidité devrait trouver un plus grands nombre d'imitateurs dans le clergé français. Son objectif actuel est la loi militaire. Il est pour la résistance et se charge de trouver cinquante jeunes gens qui consentiront à se faire fusiller pour sauvegarder la liberté de l'église. Ce qui tue, partout, c'est la lâcheté.

COLLEGIANA NOVA

Les élèves du petit séminaire du Québec ont joué les *Piastres Rouges*. Ils ont très bien réussi dit la presse de Québec, même au point de vue de la prononciation ! Avis à M. Fréchette.

La Revanche de Jeanne d'Arc, drame historique, en vers, par le R. P. V. Delaporte, S. J. a été joué avec distinction par les élèves du collège Sainte-Marie. Nous avons admiré l'élocution, même chez les plus jeunes acteurs.

La fête qui vient d'avoir lieu au collège de l'Assomption, est sans contredit, l'une des plus belles que l'on puisse voir, dans le genre, tant au Canada qu'à l'étranger. Il en revient beaucoup d'honneur à cette institution.

Les laïques de Rimouski ont assisté à l'examen de la classe d'affaires des élèves de leur collège et se sont retirés très satisfaits.

La *Gazette des Campagnes* dit beaucoup de bien du cours commercial du collège de Sainte-Aune.

A Rigaud, le 30 mai, séance présidée par Mgr Emard. On a joué *La Tour de Londres*, drame en huit tableaux.

JOLIETTENSIA.

Le 27 mai, sont ordonnés prêtres, au séminaire de Montréal, MM. Alf. Pelletier, Avila Beauchamp, Albert Léveillé, Didier Côté, et Basile Ducharme, anciens élèves du collège Joliette. Plusieurs des nouveaux élus ont reçu leur nomination de vicaires ; M. Ducharme & Clarence Creek ; M. Côté à Ste-Cunégonde de Montréal. M. Albert Forget, ordonné peu de jours auparavant est vicaire à Saint-Eugène.

Le Rév. Père Lajoie préside la distribution des prix, le 21^r.

Le collège travaille actuellement à capter les eaux de source qui abondent dans le voisinage et qui remplaceront au besoin celles de la rivière.

Plusieurs journaux de Montréal annoncent que Joliette a célébré le cinquantième de sa fondation. Il n'en est rien.

Décès du R. P. Resther, S. J., premier directeur du collège Joliette. Ce fut un grand serviteur de Dieu.

A propos de Louis Riel.

De La *Minerve* du 16 novembre 1885 :

Si c'est comme nous le croyons, le parti orangiste qui a présidé à l'acte impolitique de ce jour, il y aura un règlement définitif, entre ce parti et le nôtre, hormis que l'arrêt de compte date d'aujourd'hui même, ce que nous serions loin de regretter. Si le gouvernement a eu la main forcée par cette coterie maussade qui vit exclusivement de haine, il en subira les conséquences. Nous sommes la tolérance même ; notre caractère paisible semble parfois aller jusqu'à la faiblesse ; mais les défis et les luttes sont loin de nous effrayer. Nous avons même pris pour patron un saint dont la tête servie sur le table d'une courtisane, fut le prix d'une vengeance détestable. Nous sommes capables de résister, et nous résisterons, et telle est la gravité de la situation, que les délibérations d'un parti qui, d'ordinaire, sont secrètes, doivent aujourd'hui se tenir en plein jour dans les colonnes du journal comme dans les rencontres de la rue. Nous aurons à tenir conseil tout haut, devant tout le monde, en gens courageux qui n'avons pas à craindre les conséquences de notre détermination.

De la *Minerve* du 18 novembre 1885 :

"L'exécution de Louis Riel restera dans notre histoire comme une page noircie par une tache sinistre. On a cru instruire la société, punir un coupable, et pa

un étrange renversement des choses on a glorifié un manque homicide, on a scandalisé d'une manière choquante tout un peuple. Dans la fosse du condamné on a servi la haine au lieu d'y enterrer le regret, l'oubli d'un crime.

"La mort de Riel n'est rien, un homme de moins dans le monde est chose bien triviale. Les bons, les grands citoyens disparaissent, et dans un mois leurs amis mêmes se prennent à oublier. Et quand un méchant, un fou, un incurable, a été sauché par la mort, on se demande en revenant du cimetière, si, après tout il n'est pas mieux qu'il soit là-bas. Pourquoi donc Riel, le rebelle fugitif de 1870, l'interné de l'Asile St-Jean de Dieu et de Beauport, le fauteur de la dernière révolte, le dénonciateur des évêques et des prêtres de sa religion, l'instigateur du soulèvement des sauvages, et l'auteur responsable du massacre de "Frog Lake," le piteux insurgé, se cachant parmi les enfants et les femmes, pendant que les siens se faisaient tuer à Batoche, pourquoi donc ce traître, cet apostat, ce fou, car Riel a été tout cela et rien que cela, prend-il une place si grande dans les préoccupations de l'opinion? Ce n'est pas la cause qu'il a voulu faire valoir en prenant les armes contre nous qui lui a mérité ces sympathies. Non, puisque l'élite de notre jeunesse est allée servir contre lui.

"C'est que le cri de la justice demandant sa mort, au nom de la loi, a été dominé par le cri du fanatisme demandant vengeance. Voilà pourquoi la mort de ce criminel a pris les proportions d'un deuil national. Il n'y a pas de raisonnement qui tienne, on s'est cru insulté, on s'est cru bafoué, il faut se venger, il faut se battre, il faut détruire. Eh bien, nous avouons que nous sommes forcés de respecter ce sentiment-là.

COUPS DE CRAYON

M. Fréchette en a fait *l'épluchage* annoncé.

Il y a dans sa critique du *vrai*, du *contestable* et *beaucoup de faux*.

Les *erreurs typographiques* y sont toujours le fait de *notre ignorance*.

Il va jusqu'à nous reprocher ce qui est déjà corrigé dans les *errata*!

Il enlève à leur milieu naturel des bouts de paragraphes qui, pris à part, ne s'expliquent pas d'eux-mêmes : *adversaire loyal*!

Il présente comme incompréhensibles des phrases parfaitement claires.

Il nous excommunie pour certaines expressions *vulgaires*, même lorsque nous les soulignons.

Avec ce genre de critique il est facile de démolir un livre.

Ce que nous avons dit, des eaux minérales de Saint-Léon et de Caledonia Springs, est parfaitement *exact*. Les malades se trouveront très bien des renseignements, des conseils et de la direction que nous donnons.

Les *Coups de crayon* ont été critiqués, dans le temps. Nous reproduisons quelques-unes de ces appréciations :

"C'est un recueil de pensées et d'impressions écrites au fil de la plume, sans prétentions, durant les vacances de 1887. Cela se lit sans fatigue et repose comme les vacances (*L'Union libérale*.) — Ce petit opuscule de 225 pages près contient une foule de choses intéressantes au plus haut point; il devrait se trouver dans toutes les familles. *Le Trifluvien*.

Ce titre modeste cache une œuvre tout à fait remarquable par sa fraîcheur et son originalité. *La Tribune*.

Tous ceux qui se procureront le plaisir de lire cette nouvelle publication, admettront que plusieurs de ces coups de crayon sont destinés à laisser leur marque, et mettent sous les yeux une foule de choses agréablement dites.

Nos félicitations à M. l'abbé Baillairgé qui est véritablement un travailleur infatigable. *La Semaine Religieuse de Québec*.

Dans cet opuscule de 200 pages environ, le lecteur a sous les yeux les observations les plus originales sur les hommes et sur les choses. Tout est envisagé au point de vue philosophique; c'est ce qui fait le charme de cette œuvre. L'auteur y enseigne en même temps qu'il recrée par un style égayant et alisé.

La Revue Canadienne.

ERRATA : p. 205, lisez *jetera* et non *jettera*; p. 224, lisez *épluchage* annoncé et non *annoncée*; 214, lisez *parce que*; 218, lisez (in fine) *contraire*.